6

MÉMOIRE CLINIQUE

SUR

L'EMPLOI EN MÉDECINE

DU PYROTHONIDE,

HUILE PYROGÉNÉE, PROVENANT DE LA COMBUSTION DES TISSUS SOIT DE CHANVRE, SOIT DE LIN OU DE COTON;

PAR H. F. RANQUE,

Médecin en chef de l'Hôtel-Dieu d'Orléans et des Prisons, Membre du Juri médical, de la Société royale des sciences, belles-lettres, etc., d'Orléans, Correspondant de l'Académie royale de Médecine de Paris, de la Société médicale d'émulation de Paris, Professeur de Clinique interne à l'École d'instruction médicale d'Orléans, etc.



PARIS,

CHEZ BALLIÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 14.



Janvier 1827.

ORLÉANS, IMP. D'ALEX. JACOB.

UTILITÉ

DE L'EMPLOI EN MÉDECINE

DU

PYROTHONIDE,

HUILE PYROGÉNÉE, PROVENANT DE LA COMBUSTION DES TISSUS, SOIT DE CHANVRE, SOIT DE LIN OU DE COTON;

CONSTATÉE PAR DES FAITS.

Qui eût pu croire que les tissus de chanvre et de coton, exclusivement consacrés à notre habillement et à divers besoins de la chirurgie, fourniraient un jour un médicament à la médecine, et qu'on aurait le bonheur de trouver dans ce nouveau médicament un moyen prompt et certain :

1°, De guérir ces inflammations spéciales, connues sous le nom d'engelures, lorsque la peau n'est point entamée;

2°, De prévenir la cécité, ou la perte d'un œil, en faisant cesser ces phlegmasies oculaires chroniques, si douloureuses, si opiniâtres, et même

celles qui sont compliquées de taies et d'ulcérations; et ces phlegmasies palpebrales, connues sous le nom d'ophtalmie purulente, maladie qui, souvent en quelques jours, dévore les organes qui en sont atteints;

3°, De faire cesser l'irritation qui entretient ces hémorragies utérines chroniques qui précèdent et déterminent souvent les affections organiques de l'utérus et de ses annexes;

4°, De tarir, chez les femmes, sans aucun inconvénient, ces écoulemens muqueux du canal génital, si opiniâtres, si dégoûtans, si souvent nuisibles à leur santé, et qui, comme les pertes utérines, sont fréquemment suivis de dégénérescences organiques, soit que ces écoulemens soient contagieux ou non contagieux;

Et chez les hommes, même atteints d'affection vénérienne, ces gonorrhées provenant du gland et de l'intérieur du prépuce, ainsi que ces écoulemens qui ont leur siége à la partie supérieure et interne de l'urètre.

Qui l'eût pu croire, disons-nous? Rien cependant n'est plus vrai et ne nous paraît mieux démontré, puisque avec une substance nouvelle que nous avons extraite de ces tissus, nous avons eu le bonheur jusqu'à ce jour de guérir :

1°, Douze ophtalmies, dont une de deux mois,

dix extrêmement anciennes, parmi lesquelles s'en trouvaient deux avec taie et une avec ulcérations à la cornée, et une récente, mais excessivement grave, connue sous le nom d'ophtalmie purulente.

2°, Quatre hémorragies chroniques de l'utérus, avec fièvre lente et boursouflement de la muqueuse utéro-vaginale.

3°, Dix catarrhes utérins non vénériens, dont six très-anciens, et compliqués de douleurs lancinantes à l'utérus et aux lombes.

4°, Cinq gonorrhées vénériennes, sur six traitées, savoir : deux à la prison, chez des filles publiques, une chez une femme mariée, et deux autres chez des hommes.

5°, Quatre engelures non ulcérées.

Pour avoir ces heureux résultats, ce n'est point sous la forme de tissus que le chanvre, le lin et le coton ont été employés par nous; ce n'est point non plus réduits en poudre, ni en décoction ou en infusion : ainsi administrés, ces tissus n'eussent pu nous fournir aucun principe capable de modifier notre économie, du moins telle est notre opinion.

Mais nous avons eu la pensée de les faire brûler à l'air libre, de recueillir le corps nouveau que produit cette combustion, d'en faire un *solutum* aqueux et de l'employer d'abord ainsi combiné avec l'eau, comme collyre, dans les phlegmasies de

l'œil connues sous le nom d'ophtalmie chronique.

Le succès que nous avons obtenu de ce *solutum*, dans ces inflammations, même les plus graves, nous a fait présumer qu'il pourrait réussir dans les irritations chroniques de la muqueuse génitale qui se présentent sous la forme d'hémorragie et de catarrhe.

Le résultat a justifié nos présomptions au-delà de nos espérances, puisqu'en très-peu de temps nous avons arrêté des pertes utérines fort anciennes, et fait cesser des flueurs blanches qui depuis long-temps étaient le supplice des femmes qui en étaient atteintes.

Enhardi par ces avantages, nous avons cherché à savoir si nous serions aussi heureux dans l'application de ce nouveau moyen aux écoulement contagieux et incontestablement vénériens. Cinq gonorrhées bien évidemment vénériennes, puisqu'elles étaient compliquées de chancres, ont cessé complètement dans l'espace de trois à quatre semaines, par le seul emploi de ce *solutum* en injection et en fomentation; et après la cessation de l'écoulement, il ne s'est manifesté jusqu'à présent aucun symptôme dit consécutif (1).

(1) Nos essais sont trop récens et trop peu nombreux, relativement aux écoulemens syphilitiques, pour que nous

En voyant le sang surabondant de la muqueuse génitale et oculaire irritée, fuir, pour ainsi dire, devant notre nouvelle substance obtenue des tissus de chanvre, de lin et de coton, nous avons été porté à penser qu'il pourrait en être de même du sang qui reste comme stagnant dans ces phlegmasies de la peau, désignées sous le nom d'engelures, où les topiques émolliens sont si nuisibles; nous avons fomenté avec cette substance les parties atteintes d'engelures, quand il n'y a pas d'ulcération, et nous avons vu ces affections se dissiper promptement, et la peau recouvrer sa blancheur primitive (1).

De tous ces faits dont nous garantissons l'authenticité, et que chacun d'ailleurs peut répéter maintenant, nous sommes disposé à conclure :

Que ce nouveau composé, dont il n'existe pas encore d'analyse, qui a sur notre économie une influence aussi heureuse et aussi étonnante, mérite, sous les rapports médical et chimique, d'être pris dans la plus haute considération par les médecins et les chimistes.

nous permettions de croire qu'ils devront tous céder à ce moyen, sans le plus petit inconvénient : le temps seul peut infirmer ou confirmer son utilité dans cette maladie.

(1) Nous ne pouvons assurer que cette phlegmasie ne se manifeste pas de nouveau sous l'influence du froid, notre expérience à ce sujet est trop peu étendue pour que nous le garantissions.

Qu'une analogie raisonnée nous fait espérer que ce *solutum*, appliqué à la surface de la muqueuse vésicale au moyen de la sonde, pourrait faire cesser le catarrhe de la vessie qui ne serait pas produit par la présence d'un corps étranger, comme il fait cesser le catarrhe utéro-vaginal qui n'est pas l'effet des dégénérescences organiques.

Qu'ingéré dans l'estomac et le tube intestinal, il pourrait faire cesser certaines affections de la muqueuse gastrique et intestinale, qui résistent aux sangsues et aux anti-phlogistiques connus, et qu'aggravent les toniques, les purgatifs, les émétiques, et même les opiacés.

Qu'injecté entre les paupières dans les ophtalmies qui se développent si souvent à la suite de l'opération de la cataracte, même de celle qui a été faite avec le plus de dextérité, il pourrait en déterminer promptement la résolution et rendre plus fructueuse cette belle opération.

Qu'appliqué à l'angle interne de l'œil, soit en injection, soit en fomentation, dans le commencement des affections du canal lacrymal, maladie qui débute toujours par une irritation inflammatoire, il pourrait la faire cesser et rendre ainsi inutiles les opérations que nécessitent ces affections.

Qu'employé en fomentation au début des fis-

sures qui se manifestent à l'anus, ou à l'angle externe de l'œil, il pourrait en prévenir le développement et rendre encore inutile une opération extrêmement douloureuse.

Nous ne saurions trop inviter ceux de nos confrères que leur position met à même d'observer fréquemment les diverses maladies dont nous venons de parler, à s'assurer par eux-mêmes de l'efficacité du nouveau moyen que nous faisons connaître aujourd'hui, soit dans les affections où nous l'avons mis en usage, soit dans celles où nous présumons que son emploi pourrait être avantageux.

Nous les supplions, dans l'intérêt de la science, de l'employer, soit tel que nous l'employons nous-mêmes, soit après l'avoir modifié d'après leurs propres vues et leur expérience.

Nous nous estimerons bien heureux, et notre but sera complètement atteint, si cette communication peut inspirer de nouvelles pensées et faire découvrir de nouveaux moyens plus utiles à l'humanité que ceux dont nous venons d'entretenir nos lecteurs.

Procédé à suivre

POUR OBTENIR LE NOUVEAU COMPOSÉ DONT IL VIENT D'ÊTRE PARLÉ.

Prenez une poignée environ de linge vieux ou neuf, soit que ce linge soit fait avec le tissu de chanvre, de lin ou de coton; mettez-la dans une bassine peu concave; allumez la masse à l'air libre; pendant la combustion, empêchez que la bassine ne s'échauffe trop; quand elle est terminée, jetez le résidu charbonneux qui se présente sous la forme d'une toile très-légère; à la surface de votre bassine se trouvera un produit sémi-aqueux, sémi-huileux, d'une teinte rougeâtre et brunâtre, d'une odeur non désagréable, pénétrante; versez sur cette substance pyrogénée un verre environ d'eau froide; promenez à plusieurs reprises, avec un goupillon, cette eau sur tous les points de la bassine où se sera formé cette substance, jusqu'à ce que vous ayez fait un *solutum* de la totalité de cette substance. Vous obtiendrez alors un liquide d'une teinte plus ou moins foncée, suivant la quantité de substance produite par la combustion, et dissoute dans l'eau.

La teinte du *solutum* dont nous nous sommes servi dans les cas ordinaires est d'un léger brun-

rougeâtre, et est à peu près celle d'une forte décoction de tamarins.

Ce *solutum* n'est ni acide ni alkalin, à en juger par les effets qu'y produit la teinture de tournesol; sa saveur n'est point désagréable.

Jusqu'à ce jour, l'expérience ne nous a pas fait connaître une différence sensible dans la manière d'agir du *solutum* obtenu par la combustion de de l'un des trois tissus, de chanvre, de lin ou de coton; cependant nous croyons plus actif le *solutum* obtenu du coton; à la vue, au goût, à l'odorat, nous n'avons pas trouvé de caractères différens à l'un ou à l'autre.

D'après cette considération et pour éviter des périphrases qui seraient indispensables pour désigner cette substance nouvelle, entièrement inconnue en médecine et en chimie, nous proposons d'appeler pyrothonide [de PUR *ignis*, OTONÈ *linteum*, et de la terminaison IDÉ, mot *qui exprime le produit de la combustion du linge*], le corps qui se forme dans la combustion de l'un des trois tissus. Il y aurait le pyrothonide du coton, du chanvre et du lin, suivant le tissu dont on se serait servi.

Nous préfèrerions cette dénomination à celle d'huile pyrogénée, 1°, en ce que les huiles pyrogénées s'obtiennent à vaisseaux clos, et que notre

substance s'obtient par la combustion à l'air libre ; 2°. parce que nous n'employons que les tissus de chanvre, de lin ou de coton, et non le chanvre, le lin ou le coton non tissu. Le mot grec ΟΘΟΝῊ, *linteum*, *linteamen*, désigne bien la préparation que doivent avoir subie ces plantes pour fournir le corps nouveau dont il est question ; du reste, nous ne tenons à la dénomination que nous proposons qu'en considération des avantages que nous croyons lui trouver.

Influence

DU PYROTHONIDE SUR L'ÉCONOMIE.

L'énergie du pyrothonide est proportionnelle à la quantité qui en a été dissoute dans l'eau.

Cette quantité se fait connaître par l'intensité de la teinte de la liqueur et par son épaisissement.

Appliqué sur une surface muqueuse enflammée, c'est-à-dire, rouge, injectée, sensible, sécrétant une mucosité âcre, il détermine, dans les premières applications, une impression de douleur vive, agaçante, mais qui n'est que passagère, et qui est remplacée quelque temps après par un bien-être plus ou moins marqué.

L'impression est d'autant plus forte que la

phlegmasie est plus intense; à mesure que celle-ci diminue, l'impression est moindre.

Son influence sur l'économie se manifeste:

Dans les *inflammations de la muqueuse oculaire*, par une abondante sécrétion de larmes à chaque introduction; par une diminution progressive de la douleur de l'organe visuel et de sa sensibilité, par l'affaiblissement rapide de la teinte de la conjonctive, enfin par le retour à l'état normal de de toutes les parties qui avaient été affectées.

Dans les *hemorragies utérines et vaginales* qui ont lieu sans affection organique décidée, c'est-à-dire, sans dégénérescence de tissu, par les phénomènes suivans :

Diminution rapide des douleurs souvent atroces qui accompagnent les pertes, et qui se font sentir ou à l'utérus, ou aux lombes;

Diminution dans la quantité du sang exhalé par la muqueuse;

Teinte plus vermeille de ce sang; cessation des mucosités puriformes qui compliquent les pertes sanguines; sensation de fraîcheur dans l'intérieur à chaque injection ou fomentation; diminution graduelle de la chaleur exubérante et extrêmement désagréable, développée pendant les pertes.

Enfin, cessation de l'hémorragie et retour à l'état physiologique de toutes les fonctions.

Dans les blennorrhagies. — On observe les phénomènes suivans : remplacement de la chaleur acre qui semble brûler les parties malades, par une sensation de fraîcheur ; diminution des douleurs lombaires et de la courbature générale ; digestions meilleures, retour du sommeil. Tous ces phénomènes se manifestent au fur et à mesure que la sécrétion muqueuse diminue ; chez certaines femmes, cessation de la sécrétion pathologique en quelques jours et retour prompt à la santé.

Dans les engelures. — Diminution rapide de l'injection cutanée ; sensation de cuisson légère après la fomentation, surtout après les premières ; cessation de cette injection en quelques jours.

Retour de l'injection chez quelques individus, par l'effet du froid, nouvelles fomentations, guérison rapide quand il n'y a pas d'ulcération.

Manière

D'EMPLOYER LE PYROTHONIDE.

Dans les ophtalmies, on en introduit dans l'intérieur de l'œil 5 à 6 gouttes plusieurs fois le jour ; on en bassine les paupières, et la nuit on les recouvre de compresses qui en sont imbibées.

On l'étend plus ou moins d'eau, suivant le plus ou moins d'impression qu'il procure.

On est assuré que la liqueur est au degré de concentration convenable, quand, après la seconde ou troisième introduction dans l'œil, le malade éprouve un peu de calme.

Quand, au contraire, il y a augmentation de la douleur et de la rougeur de la conjonctive, il faut affaiblir la liqueur.

On diminue le nombre des injections dans l'œil, à mesure que l'inflammation s'affaiblit.

La fomentation et l'injection doivent toujours être faites à froid, du moins, c'est ainsi que nous le faisons.

Chez les femmes, dans les pertes rouges, les flueurs blanches, les gonorrhées vénériennes, on l'injecte dans le vagin, plusieurs fois le jour, et à froid; on en fomente plusieurs fois le jour, 7 à 8 fois, l'intérieur des grandes lèvres; chez quelques femmes nous faisons laisser dans le vagin un linge fin bien imbibé de la liqueur et souvent renouvellé; chez d'autres il a suffi de fomenter les grandes lèvres.

Chez les hommes atteints de gonorrhées, nous faisons tenir un linge fin entre le prépuce et le gland, continuellement imbibé du pyrothonide, que l'on renouvelle le plus souvent possible; nous faisons faire quelques injections à la partie supérieure et interne de l'urètre.

Dans les engelures, on se contente d'en bassiner plusieurs fois le jour les parties affectées et on tient sur elles une compresse qui en est imbibée légèrement.

Pendant l'emploi du pyrothonide, dans les métrorrhagies, les leucorrhées, les engelures ou dans les ophtalmies, nous n'administrons à l'intérieur aucun remède actif, nous nous contentons de boissons adoucissantes et d'un régime assez sévère.

RÉFLEXIONS.

Quoique les faits que nous possédons ne soient pas extrêmement multipliés, ils nous semblent cependant assez nombreux pour nous permettre de croire que les praticiens qui voudront faire usage du nouveau médicament dont nous venons de faire connaître les avantages, éprouveront les mêmes résultats que nous.

S'il en est ainsi, comme nous aimons à nous en flatter, combien va devenir simple et facile le traitement des maladies dont nous venons de nous occuper; avec quel empressement devront recourir à cette méthode nouvelle d'une innocuité incontestable, tous ceux qui répugnent à faire usage

à l'intérieur de substances irritantes, dans la crainte des résultats fâcheux qui en sont souvent la suite. Nous osons espérer que ceux qui ne partagent point cette répugnance pour les médicamens énergiques, parce qu'ils ne croient pas à leur funeste influence, se sentiront ébranlés dans leur confiance en ces moyens héroïques, et qu'ils préfèreront, *quand l'expérience leur en aura démontré la bonté*, un traitement qui n'entraîne et ne peut jamais entraîner à sa suite aucun résultat fâcheux, au meilleur traitement consacré par l'usage, dans l'emploi duquel ils pourraient éprouver des malheurs.

Pour justifier nos assertions et nos espérances, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de communiquer ici les faits les plus intéressans que nous avons recueillis sur les effets du pyrothonide.

Ces faits nous semblent d'autant plus importans qu'ils pourront contribuer à faire introduire dans la matière médicale une substance nouvelle d'une grande utilité, et à prouver combien est peu fondée l'opinion consacrée en médecine, qui considère les huiles pyrogénées fournies par les substances végétales, comme ne méritant pas de fixer l'attention des praticiens, opinion qui a pour interprêtes tous ceux qui ont traité des

huiles empyreumatiques, et spécialement M. Pelletier, un des premiers pharmaciens-chimistes de la capitale, lequel s'exprime ainsi dans le Dictionnaire de médecine le plus récent :

« *Les huiles pyrogénées fournies par les subs-*
» *tances végétales*, NE DOIVENT POINT NOUS ARRÊTER,
» *puisqu'elles ne* SONT D'AUCUN USAGE EN MÉDECINE :
» *toutefois ici on pourrait citer le goudron, etc.* »
[Art. Huiles.]

FAITS CLINIQUES.

OPHTALMIES.

Le pyrothonide dont nous avons fait usage chez les sujets dont on va lire les observations, a été obtenu du tissu de chanvre : il faut en excepter toutefois le petit Boery, chez qui nous avons employé le pyrothonide du coton.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Le 20 mai 1819, une domestique de M. Leroux, marchand rue du Hurepoix, âgée de vingt-six ans, vient me trouver à l'Hôtel-Dieu, et me prier de la délivrer d'une inflammation qu'elle avait à l'œil droit, depuis quatre mois, et qu'on n'avait pu lui guérir avec les sangsues, les vésicatoires et diverses pommades qu'on lui avait données. La conjonctive était très-injectée, les vaisseaux très-gorgés d'un sang brillant; la malade ressentait des douleurs lancinantes plusieurs

fois le jour, bien plus fréquemment la nuit, et qui la privaient tout-à-fait du sommeil; du reste, la santé de cette fille était peu altérée, ses menstrues étaient régulières. Je fis faire à l'instant du pyrothonide par l'élève qui me suivait; j'en chargeai le bout d'une plume de pigeon, je l'introduisis, à deux reprises différentes, en un quart d'heure, dans l'intérieur de l'œil; j'eus le soin d'essuyer la barbe de la plume avec le bord des paupières. La douleur fut vive, il se produisit sur-le-champ une abondante sécrétion de larmes. La douleur se calma; la malade revint le lendemain, et dit qu'elle avait passé une nuit moins douloureuse; l'œil est aussi rouge. Je recommençai l'introduction du pyrothonide, j'en fis délayer dans un peu d'eau; j'engageai la malade à se bassiner plusieurs fois le jour les paupières avec cette solution, et à s'en introduire elle-même dans l'œil; le surlendemain, l'œil était moins rouge, la douleur presque nulle. L'élève fit devant moi l'introduction du pyrothonide et continua quelques jours. Cette fille fut parfaitement guérie le 1er juin, après onze jours seulement de ce dernier traitement. Voici les phénomènes qui se sont manifestés sous l'influence du pyrothonide : à la première impression de cette liqueur, augmentation de la douleur, production de larmes abondantes, puis un peu de calme,

sensation de bien-être de quelques instans; le lendemain légère continuation de la douleur par le contact du pyrothonide, mais abondante sécrétion de larmes. Sensation de bien-être plus longue ; calibre des vaisseaux injectés moins grand; à mesure que la phlegmasie diminue, impression du pyrothonide moins douloureuse, et presque nulle quand elle n'existe plus; de jour en jour, diminution du calibre des vaisseaux injectés; enfin réduction à leur volume naturel; cessation de l'abord du sang dans leur intérieur ; état physiologique.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Mad. veuve Lardier, âgée de 64 ans, demeurant à Fourneaux, était depuis l'année 1823 atteinte d'une inflammation des deux yeux qui avait résisté à tous les moyens employés, tels que moxas, vésicatoires, sétons, collyres de toutes sortes, purgations répétées et sangsues, et qui s'était tellement aggravée que cette dame ne pouvait ouvrir les yeux que dans la plus grande obscurité, et quelques secondes seulement; à peine l'air extérieur et les faibles rayons de la lumière venaient frapper le globe de l'œil, qu'aussitôt une pluie de larmes brûlantes le couvrait, et forçait

les paupières à se fermer pour les chasser au-dehors. Son sommeil était perdu depuis long-temps, ses fonctions étaient languissantes; cette femme était dans le désespoir, lorsqu'elle me fut adressée en mai 1825. Je parvins avec beaucoup de peine à m'assurer de l'état de l'œil et à reconnaître que toute la conjonctive n'offrait qu'un lacis de vaisseaux pleins de sang très-rouge; que la cornée transparente était enfoncée au milieu d'un bourlet formé par la conjonctive et présentait une teinte opaque et à sa surface deux à trois points plus blancs qui semblaient plus déprimés. La pupille était très-contractée, l'œil droit était beaucoup plus malade que le gauche; tous les matins les paupières se trouvaient collées, et il était très-difficile d'enlever la chassie qui les tenait adhérentes; des douleurs presque continuelles se faisaient sentir au fond de l'orbite et aux sourcils; les temporales ne battaient pas plus fort que dans l'état ordinaire; le front cependant était chaud; le pouls était un peu accéléré.

Pendant six jours consécutifs, j'introduisis tous les matins, dans l'œil, une plume de pigeon dont l'extrémité était chargée de pyrothonide concentré. Chaque introduction cause une douleur vive, produit une abondante sécrétion de larmes, qui emporte la douleur causée par le remède. Je

fais couvrir le front de feuilles de poirée froides, dont j'ordonne le renouvellement très-fréquent; je mets la malade à un régime adoucissant et lacté; je lui prescris de se bassiner plusieurs fois le jour les paupières avec la solution aqueuse du pyrothonide, et de s'en introduire plusieurs gouttes dans l'œil. Dès le troisième jour de ce traitement, Mad. Lardier remarqua de la diminution dans les douleurs orbitaires. Le septième jour, les paupières sont moins collées le matin, et la rougeur des yeux moins foncée; je cesse les introductions du pyrothonide concentré, et je me contente de sa solution aqueuse un peu forte en fomentations, et en injections dans l'œil; chaque jour la malade observe une amélioration sensible. Après un mois de lotions et d'introductions du pyrothonide, les paupières ne se collent plus le matin; l'œil reste plus long-temps ouvert, il est moins rouge; la pupille est plus large, la teinte de la cornée transparente est moins terne, les points très-blancs diminuent d'étendue; les nuits sont meilleures.

Mad. Lardier continue encore un mois les lotions et les injections. Au mois d'août ses yeux ne sont plus rouges, ils sont encore un peu sensibles à l'impression du grand jour; mais elle n'a plus besoin de personne pour se conduire, elle vaque à ses occupations dans son ménage, et jouit

enfin du bonheur d'avoir recouvré la vue après en avoir été privée trois ans consécutifs.

Le traitement auquel elle doit ce bonheur, n'a été ni douloureux, ni long, ni désagréable.

TROISIÈME OBSERVATION.

La fille du Maire de Fleury près Orléans, âgée de 14 ans, d'un tempérament nerveux, me fut amenée fin de mai 1826. Depuis plus de deux ans cette fille ne pouvait ouvrir les yeux, tant l'impression de la lumière, même la plus faible, lui étai: douloureuse, quoique pendant cet intervalle de temps on lui eût fait appliquer plusieurs vésicatoires, un grand nombre de sangsues, et quoiqu'elle eût un séton au cou depuis deux mois environ. En ouvrant les paupières, je distinguai le globe des yeux très-rouge, deux taies à la partie inférieure de l'œil droit et une à l'œil gauche. La cornée transparente semblait incrustée dans un cercle rouge; la pupille était excessivement resserrée; chaque mouvement de l'œil produisait une douleur intolérable; des larmes chaudes et âcres s'échappaient sans cesse des yeux, et le matin une chassie assez glutineuse tenait les paupières adhérentes; il y avait un chapelet de glandes cervicales très-prononcé; du reste les fonctions de cette jeune fille étaient très-imparfaites.

Je lui introduis dans chaque œil cinq à six gouttes de pyrothonide cencentré; j'engageai sa mère à répéter tous les jours deux à trois fois la même introduction; et la nuit, à tenir sur les paupières des linges imbibés de cette liqueur delayée dans un peu d'eau froide.

On a suivi exactement mes conseils: dès le huitième jour, il y avait moins de douleur dans les mouvemens de l'œil; la sécrétion des larmes était moindre, la teinte de la conjonctive moins rouge.

Au mois de juillet, Mlle. Adam pouvait se rendre utile dans le ménage une partie de la journée ; au mois d'août, elle pouvait supporter le grand jour, et ses taies alors étaient réduites à une très-petite étendue. Maintenant, 12 janvier 1827, Mlle. Adam n'a plus de taie; l'œil droit reste plus impressionnable que le gauche, et malgré cette différence, notre malade travaille toute la journée comme avant son ophtalmie.

Depuis la cessation de la phlegmasie oculaire, les glandes cervicales sont revenues à leur dimension naturelle: ce qui prouverait que leur engorgement était secondaire à la phlegmasie oculaire.

Malgré la complication des taies, l'opthalmie de Mlle. Adam n'en a pas moins très-promptement été combattue par la seule influence du

pyrothonide, et les taies elles-mêmes, enfans de la phlegmasie, ont disparu, quand la phlegmasie qui leur avait donné naissance et qui les entretenait a cessé, sans qu'il ait été besoin de les soumettre à une médication particulière.

Cette observation nous semble d'un grand intérêt.

L'effet du pyrothonide a été chez Mlle. Adam le même que chez les autres malades dont on vient de parler : douleur plus vive le premier et le second jour après l'application, sensation de bien-être de quelque durée en suite; puis amélioration progressive.

QUATRIÈME OBSERVATION.

La fille Lanoc, âgée de 12 ans, demeurant rue Neuve, chez son père vitrier, était atteinte depuis l'âge de sept ans de scrophules caractérisées par le gonflement de la lèvre supérieure, l'engorgement sensible des glandes cervicales, et un écartement particulier des cartilages du nez, et depuis dix-huit mois se trouvait presque aveugle par l'effet d'une phlegmasie oculaire et palpébrable qui affectait les deux yeux, et qui ne permettait pas même à cette jeune personne de laisser entr'ouvrir les paupières.

Les vésicatoires, les sétons, le sirop antiscorbutique, les purgations employées alternativement n'avaient produit aucune amélioration. La mère Lanoc vint me consulter le 10 juin 1826; j'examinai son enfant, et je trouvai, à l'œil droit, la conjonctive d'un rouge amaranthe, les vaisseaux de cette membrane débordant la cornée et la couvrant presque d'un tiers; à l'œil gauche, deux taies se faisaient remarquer à la partie inférieure de la cornée, l'une d'elles semblait ulcérée; les mouvemens de l'œil étaient excessivement douloureux; l'enfant était d'une maigreur extrême, d'un teint très-paillé; une fièvre lente la consumait; elle se plaignait de temps à autre de coliques, et par intervalles elle avait un peu de diarrhée.

Quoique cette ophtalmie fut éminemment scrophuleuse, c'est-à-dire d'une nature spéciale, je crus pouvoir par analogie, et d'après les effets heureux que j'en avais déjà obtenus, conseiller le pyrothonide. Pendant deux jours j'en introduisis moi-même dans l'intérieur de l'œil plusieurs gouttes très-concentrées, et j'engageai la mère à en introduire elle-même de moins actives deux fois le jour, et d'en fomenter souvent les paupières et le grand angle de l'œil.

Les premières applications semblent augmenter la rougeur. Je déterminai la mère à ne pas cesser

les fomentations et l'introduction dans l'œil. Les jours suivans elle se félicita de sa persévérance, et elle eut le bonheur de voir en un mois environ, la rougeur des yeux et le gonflement des paupières cesser entièrement. Il ne restait que les taies qui disparurent à leur tour un mois après la disparition de la rougeur du globe de l'œil. Maintenant cette fille voit très-bien, ses yeux sont dans l'état le plus satisfaisant : ses glandes cervicales sont encore grosses ; mais sa maigreur est un peu moindre et ses fonctions semblent se fortifier.

Chez ce sujet scrophuleux au dernier point, le pyrothonide a été plus efficace qu'aucun des moyens employés avant.

CINQUIÈME OBSERVATION.

La sœur de la fille Lanoc, âgée de neuf ans, se trouvait atteinte dans le même temps que son aînée, d'une ophtalmie qui datait seulement de deux mois, que les sangsues avaient aggravée, et que les vésicatoires et les collyres mucilagineux et résolutifs n'avaient pu faire cesser. Cette enfant n'était pas scrophuleuse comme sa sœur ; elle n'offrait aucun des signes propres à cette affection ; son ophtalmie était un peu moins intense que celle de l'aînée. Ses yeux furent fomentés plusieurs fois le jour avec le pyrothonide un peu concentré ;

on eut le soin d'en faire pénétrer quelques gouttes dans l'intérieur de l'œil plusieurs fois le jour.

En douze jours, cette enfant a été parfaitement guérie.

SIXIÈME OBSERVATION.

Ophtalmie chronique, suite de rougeole.

Henri Jordans, âgé de trois ans, fils d'un capitaine de vaisseau anglais, demeurant rue Dauphine, fut atteint de la rougeole à la fin de 1824. Un mois après il se déclare une ophtalmie à l'œil droit, le mois suivant le gauche est rouge et douloureux à son tour; cette ophtalmie augmente, reste stationnaire toute l'année 1825, malgré les sangsues, le calomel, l'huile de ricin, les vésicatoires, et le sirop antiscorbutique qui lui est prodigué; les paupières sont toujours fermées, à cause de l'impression douloureuse du jour. L'enfant languit dans cet état. Il se forma au cuir chevelu, en 1826, dans le mois de février, des galons isolés simulant la teigne; les oreilles rendaient habituellement une sanie jaunâtre, infecte et abondante. Tel était l'état de cet enfant, lorsque je fus appelé en août dernier pour donner des soins à Mad. Jordans, sa mère, atteinte après ses couches d'un engorgement des cuisses et des jambes extrêmement douloureux,

connu sous le nom de *phlegmasia alba dolens*. Habitués à voir leur enfant dans cet état, qui avait été jusqu'ici rebelle à tous les traitemens, et qu'ils croyaient dépendre de l'époque de la dentition, les parens ne réclamèrent de moi de conseils pour le petit Henri qu'au moment où toute la surface de son corps se trouva un matin parsemée de petites plaques violettes, orbiculaires, semblables aux taches scorbutiques; et de la surface desquelles, surtout à la tête et au cou, il sortit une assez grande quantité de sang peu coloré. L'enfant était brûlant et dévoré par la soif. Je fis faire des frictions sur le corps avec l'huile d'amande douce et le suc de citron, mêlés par parties égales; je donnai du sirop de groseilles délayé dans l'eau frappée de glace; je fis couvrir la tête de feuilles de vignes et de poirée, qu'on renouvellait très-souvent; des lavemens à l'eau froide furent administrés. En quinze jours, la peau revint à son état naturel; l'appétit reparut; mais les yeux restèrent rouges, et l'enfant ne pouvait les ouvrir sans une extrême douleur. J'eus beaucoup de peine à les examiner; je parvins cependant à m'assurer que le globe était très-injecté, que l'œil gauche présentait trois taies, dont une ulcérée. Nous étions en octobre, je conseillai alors l'emploi du pyrothonide. On en fit des fomentations, on en intro-

duisit, plusieurs fois le jour, quelques gouttes dans l'œil; il se manifesta un mieux sensible le cinquième jour de ce nouveau traitement: l'enfant ouvrait plus souvent les paupières et les tenait long-temps ouvertes; la chassie qui collait les paupières, tous les matins, était moins visqueuse et moins dure ; on continua le traitement pendant un mois. A cette époque le petit Henri ouvrait les yeux comme en santé, jouait avec ses frères et sœurs; on ne voyait plus de rougeur aux conjonctives; les taies avaient beaucoup diminué; celle qui était ulcérée commençait à se cicatriser; au milieu de novembre, les taies n'existaient plus, et la vue était parfaite. L'enfant n'éprouvait plus d'autre infirmité que l'écoulement des oreilles, pour lequel on se décida à lui passer un séton à la nuque. Le docteur Lhuilier fut chargé de cette opération, qui fut bien faite; mais dans la nuit on vient nous avertir que l'enfant perd tout son sang par la plaie du séton. Nous nous rendons M. Lhuilier et moi auprès de lui; nous le trouvons dans un état d'anémie désespérant. Une quantité effroyable de sang s'était écoulée du séton. On retira la mêche, on tamponna la plaie avec le plus grand soin ; le sang cessa de couler. Mais l'enfant succomba le lendemain à l'hémorragie dont on ne fut pas averti à temps suffisant pour y remédier.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Ophtalmie purulente.

Le 20 décembre 1826, je suis appelé à la barrière Saint-Marc, près Orléans, chez le sieur Boery, charpentier, pour y voir son fils, âgé de deux ans. Cet enfant, deux jours avant, sans aucune cause connue, jouissant de la plus belle santé, était tout-à-coup tombé dans un assoupissement extraordinaire, d'où il sortait quelques instans pour pousser des cris affreux, en portant les mains à son front. Son œil droit s'était gonflé d'une manière extraordinaire trois heures environ après l'état comateux; quatre heures après, l'œil gauche était devenu aussi gros que le droit, et l'enfant ne pouvait ouvrir les paupières. M. Pelletier, chirurgien, avait fait appliquer des topiques chauds sur les yeux, et en même temps poser plusieurs sangsues aux oreilles, et ordonné des pédiluves. Le lendemain, les paupières étaient deux fois plus engorgées; il sortait de leurs bords une quantité extraordinaire de pus blanc très-épais. La tête était très-chaude; les temporales battaient avec force, l'assoupissement était plus considérable, la fièvre était intense. En relevant la paupière supé-

rieure de chaque œil, on n'en voyait plus le globe. La conjonctive palpébrale, extrêmement tuméfiée et d'un rouge amaranthe, était la seule chose qui se présentât à la vue. L'enfant supportait avec une peine extrême les tentatives qu'on faisait pour lui ouvrir les yeux.

Je fis appliquer aussitôt quatre sangsues à l'épigastre, et deux à la face interne de chaque paupière; je recommandai qu'on laissât saigner beaucoup. Aux topiques chauds sur les yeux, je substituai des feuilles de poirée froides, dont je fis recouvrir toute la tête, et je conseillai de les renouveller de demi-heure en demi-heure. On couvrit les pieds et les jambes de cataplames de graines de lin saupoudrés de poivre et tenus très-chauds.

On fit appliquer un vésicatoire à chaque bras et un à la nuque; on donna deux lavemens. Le lendemain 21, l'assoupissement était un peu moins intense; l'enfant ne portait plus les mains à son front; le pus fourni par les paupières était plus abondant que la veille; la conjonctive palpébrale était aussi tuméfiée; l'œil était aussi volumineux; la fièvre aussi intense. [Quatre sangsues à l'épigastre, quatre aux oreilles, et trois scarifications légères à la muqueuse palpébrale supérieure; même application de feuilles froides à la tête, et de topiques très-chauds aux jambes et aux pieds. Deux nou-

veaux lavemens; lait d'amande]. Le 22, la tête n'est plus chaude; la fièvre a cédé; le pus des paupières est aussi abondant, la muqueuse palpébrale aussi tuméfiée; même impossibilité de voir le globe de l'œil. L'inefficacité des sangsues pour combattre la phlegmasie palpébrale est bien constatée. Alors j'introduis sept à huit gouttes de pyrothonide concentré entre les paupières de chaque œil; je recommande aux parens de recommencer dans la journée deux fois la même introduction; et de bassiner les paupières avec la solution aqueuse que je laissai.

La crainte de voir leur enfant privé de la vue avait déterminé les parens à faire venir, à mon insu, M. Lévèque, chirurgien en chef de l'Hôtel Dieu. Il se rendit auprès de cet enfant peu de temps après mon départ; il ordonna de fermer les volets, et de bassiner les paupières avec la décoction de mauves. Quel fut le bonheur des parens, de voir leur enfant ouvrir les yeux le soir même, et de reconnaître qu'ils n'étaient point perdus, comme ils le craignaient. Ravi de joie, le père vint dès le grand matin m'annoncer cette nouvelle inespérée, et m'engager à revenir voir son enfant. En effet, les yeux s'ouvraient avec facilité, ils n'étaient pas aussi rouges que je le présumais; les paupièress étaien dégorgées presque

en entier. Les parens me dirent qu'ils n'avaient pu, à cause des cris de leur enfant, recommencer à introduire dans l'œil la liqueur que je leur avais laissée, mais qu'ils en avaient bassiné les paupières plusieurs fois le jour, alternativement avec de la décoction de mauves. Je laisse à décider si c'est à la décoction de mauves et à l'obscurité de la chambre, ou à l'introduction du pyrothonide dans l'œil, qu'on doit attribuer la résolution si rapide de l'engorgement inflammatoire des paupières. Les faits antécédens nous semblent propres à décider la question. Quoi qu'il en soit, l'ophtalmie a cédé progressivement, et l'enfant a, aujourd'hui 15 janvier 1827, les yeux dans le meilleur état, quoiqu'un peu plus sensibles à la lumière qu'avant.

HUITIÈME OBSERVATION.

Cette observation, recueillie par M. Pelletier, jeune chirurgien à Orléans, sur sa propre fille, nous a semblé du plus grand intérêt.

« Au mois de mai 1823, ma fille Louise Pelletier, âgée de trois ans et demi, fut prise d'une légère ophtalmie des deux yeux, qui diminua par des application de sangsues, des pédiluves, des lotions émollientes et des purgatifs légers. Cette enfant avait la malheureuse habitude de pleurer continuellement, ce qui irritait encore la membrane des

paupières. Alors l'inflammation prit plus d'intensité; une nouvelle application de sangsues, des pédiluves sinapisés, des purgatifs, des lotions émollientes, et l'usage prolongé du sirop antiscorbutique avec addition de mercure doux, calmèrent la malade.

» Au mois d'août 1824, l'enfant fut atteinte de fièvre tierce qui dura environ deux mois : pendant ce temps l'ophtalmie était beaucoup moins considérable. Cette fièvre fut coupée avec le sulfate de quinine. Peu de temps après, l'ophtalmie reparut avec plus de force, et des taies commencèrent à se former. [Application d'un vésicatoire au col, qui fut supprimé par l'apparition d'une éruption considérable s'étendant de la nuque à l'anus, et recours au traitement précédent.]

» Au mois de mars 1825, la vue de l'enfant fut extrêmement sensible; elle ne pouvait supporter le grand jour; son sommeil était interrompu par de vives douleurs dans les yeux. Pendant plusieurs mois on fut dans la nécessité de tenir la malade dans un appartement obscur, et de lui mettre un bandeau et des compresses imbibées d'un liniment composé de

Eau de rose, } aa. deux onces.
de laitue, }
Extrait d'opium, huit grains.

» Ce liniment calma la malade dont il fit espérer la guérison. L'enfant resta quelque temps dans le même état, ensuite la maladie reparut avec les mêmes symptômes. Le même traitement fut encore mis en usage, et une dernière application de sangsues produisit un gonflement de la tête et particulièrement du visage : ce gonflement dura quarante-huit heures.

» Depuis le commencement de la maladie jusqu'en 1826, il n'y eut pas de guérison complète, mais seulement, à plusieurs fois, et chaque fois pendant un temps indéterminé, la malade se trouvait mieux, et on cessait tout traitement.

» Mes relations avec M. le docteur Ranque m'ayant mis à même d'apprécier ses connaissances et de lui accorder mon estime, je le priai de voir mon enfant. Après qu'il l'eut vu et qu'il se fut informé du traitement que je lui avais appliqué, il me prescrivit l'usage de son pyrothonide. La maladie céda à ce traitement; car, au bout d'un mois, la malade se trouva beaucoup mieux; les taies disparurent, et aujourd'hui les yeux de l'enfant sont dans leur état naturel. »

Orléans, le 17 janvier 1827.

PELLETIER.

Nota. J'ai fait usage du pyrothonide en 1826, sur deux enfans scrophuleux de la maison de la Providence. Soit que les fomentations et les injections n'eussent pas été faites régulièrement, soit que ce nouveau moyen ne fût pas approprié au caractère de la maladie, je dois déclarer qu'il n'a pas réussi à faire cesser l'inflammation oculaire chez ces deux sujets.

MÉNORRHAGIES.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Au mois de juin 1825, je suis appelé au village de Fourneaux, près Orléans, chez Mad. Lardier que j'avais guérie, avec le pyrothonide, d'une ophtalmie chronique dont nous avons donné les détails à l'article ophtalmie, pour soigner sa bru, âgée de vingt-quatre ans, et d'un tempérament lymphatique. Cette jeune femme, au moment où je la vis, était dans un état déplorable. Les jambes et les cuisses œdématiées, la peau blanche comme de la cire, les lèvres décolorées, une fièvre lente avec redoublement tous les soirs, les digestions laborieuses, l'épigastre douloureux, insomnie absolue. Le plus petit

mouvement déterminait dans la région lombaire des douleurs aiguës, et la sortie par le vagin d'une quantité considérable de sang mêlé de caillots. Cette ménorrhagie existait depuis quatre mois, et s'était manifestée un mois après l'accouchement; pendant ces quatre mois on ne parvint qu'à modérer l'hémorragie, jamais on ne put l'arrêter.

Le toucher me fit connaître que le vagin était très-chaud, que l'utérus était très-sensible au toucher, qu'il était inégalement bosselé au pourtour du col; mon doigt au sortir du vagin était couvert de sang; et il s'en écoula quelque temps après une quantité assez considérable.

Quoique j'eusse lieu de craindre une affection organique de l'utérus, je conseillai néanmoins les injections de pyrothonide dans le vagin, plusieurs fois le jour. J'en fis fomenter les grandes lèvres plusieurs fois dans la journée; j'ordonnai des frictions sur les lombes et le sacrum, avec l'eau de laurier-cérise et de laitue, par partie égale, et je fis couvrir le ventre de feuilles de vigne (1),

(1) Je ne saurais trop recommander l'application de feuilles fraîches de végétaux, soit de vigne, de laitue, de bette, dans tous les cas où il y a production exagérée de calorique à la peau, en les renouvellant aussitôt qu'elles sont échauffées: elles absorbent cet excédent de calorique dont la présence devient dans beaucoup de maladies la cause des plus graves désordres.

que je recommandai de renouveller très-souvent. La malade fut mise au lait de chèvre.

On suivit ce traitement. Dès le quatrième jour, la ménorrhagie était de moitié moins abondante; le huitième jour, la fièvre n'existait plus; les douleurs des lombes étaient calmées.

On continue un mois encore les injections. A cette époque, la jeune femme n'éprouvait plus qu'un écoulement muqueux dont l'abondance décrut journellement et progressivement. L'infiltration des membres abdominaux était très-peu de chose; les fonctions se sont parfaitement rétablies le mois suivant, et se sont maintenues dans cet état d'intégrité jusqu'à ce jour

J'ai retouché Mad. Lardier à la fin du second mois de son traitement : le vagin n'était plus chaud, l'utérus n'était plus bosselé.

Ces bosselures, cette sensibilité exquise de l'utérus, ces douleurs intenses des lombes et du sacrum, cette ménorrhagie continuelle, cette anasarque, n'étaient-elles pas des signes propres à faire redouter un commencement d'affection organique? et cependant tous ces phénomènes fâcheux ont été promptement dissipés par la seule influence du pyrothonide appliqué aux surfaces malades.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Ménorrhagie et blennorrhagie.

Je transcris littéralement cette observation telle que me l'a donnée la dame qu'elle concerne.

« Le 12 octobre 1824, j'eus une perte en rouge, qui me dura quatorze jours. Cette perte m'arriva après avoir marché un peu plus qu'à mon ordinaire. Je l'attribue aussi à des fleurs blanches dont j'étais incommodée depuis cinq ans environ, et qui, de temps à autre, étaient mélangées avec des caillots de sang, surtout quand je faisais un peu plus de mouvement. Je me trouvais affaiblie par suite de cette perte; et, pendant onze mois, j'étais tellement anéantie, que je ne pouvais aller que de mon lit au fauteuil. Pendant ce temps, j'éprouvais à chaque instant des faiblesses d'estomac; j'étais obligée, pour les faire cesser, de prendre tantôt du bouillon gras, tantôt de l'eau sucrée et de l'eau de fleur d'orange. Si on tardait à me donner ce que je demandais, je me trouvais mal.

» Après ces onze mois, je devins enceinte. Quoique je fusse toujours mal portante, dans cet état je marchais un peu; mais les maudites fleurs blanches continuèrent en telle abondance, que

je sentais mes forces s'épuiser de jour en jour. J'accouchai : mon accouchement se fit à sec. Immédiatement après être délivrée, j'eus une perte qui dura quatre heures, malgré les linges mouillés dont on me couvrit le bas-ventre. Je ne nourris point.

» Depuis cette couche, des fleurs blanches ont succédé à la perte avec une abondance extrême, et mêlées souvent à des flots de sang, pour peu que je fisse un pas; ce qui m'obligea de garder le lit cinq mois, pendant lesquels j'éprouvais de nouveau des faiblesses d'estomac qui nécessitaient des bouillons multipliés. Pour un rien j'étais en sueur, et cette sueur était froide et grasse. Je me sentais une fièvre lente; je ne pouvais reposer, ou quand je sommeillais je faisais des rêves effrayans. Mes règles étaient comme des pertes; huit jours avant et après j'étais anéantie.

» Lasse de cet état affreux, je pris les conseils de M. Ranque. Ce médecin, après m'avoir fait toutes les questions qu'il jugea nécessaires, et s'être assuré de mon état, me prescrivit de me bassiner les parties, plusieurs fois le jour, avec une eau qu'il me fit préparer; et de ne vivre que de laitage et d'œufs frais. Je fis ce qui me fut prescrit. A chaque fois que je me bassinais, j'éprouvais dans tout le corps une émotion que je ne puis rendre.

Cette sensation n'était pas pénible; elle durait quelques instans. Dès le troisième jour, je me trouvai beaucoup mieux ; l'écoulement diminua d'une manière sensible, et à mesure qu'il diminuait, je sentais mes forces augmenter.

» Au bout d'un mois, mes règles revinrent, mais elles n'étaient plus en perte comme les autres fois; je fus moins malade avant et après. Dès lors il n'y eut qu'un petit écoulement en blanc après les règles, qui ne dura que quelques jours. Mes reins se fortifièrent, je pus marcher dans ma maison, descendre et monter sans être fatiguée, chose qui ne m'était pas arrivée depuis long-temps.

» Maintenant je fais de courses en ville, je vaque à mon ménage, et je me trouve très-bien.

» Je dois faire observer que pendant mes règles, à l'époque où j'avais mes fleurs blanches, mon sang était noir et répandait une odeur forte; maintenant il est vermeil, sans odeur, et je n'ai plus de fleurs blanches.

» J'avais besoin de prendre de la nourriture à chaque instant, maintenant trois repas légers me suffisent, et cependant je me trouve beaucoup plus forte.

» Mon intelligence était très-affaiblie; je disais souvent une chose pour une autre; maintenant je ne dis que ce que je veux bien dire.

» J'avais une sueur générale et froide pour le plus petit mouvement que je me donnais : maintenant je ne sue que quand je me suis beaucoup fatiguée.

» D'après ce récit, vous voyez que depuis que je suis délivrée de mes maudites fleurs blanches, et depuis que mes règles sont modérées, je me trouve infiniment mieux. »

Orléans, le 10 janvier 1827.

Signée W.

TROISIÈME OBSERVATION.

Ménorrhagie et leucorrhée, avec douleurs extrêmement aiguës aux lombes et dans la région hypogastrique, fièvre lente, vomissemens, perte d'appétit, maigreur, accès fréquent de catalepsie, commencement d'affection organique de l'utérus.

Au mois d'août 1824, la fille Louvette entra à l'Hôtel-Dieu. Elle était âgée de 32 ans, son teint était très-ictérique, ses lèvres décolorées, ses yeux éteints, la langue était dans l'état naturel. Elle avait un peu de soif; elle vomissait fréquemment; elle ne pouvait prendre que du bouillon très-léger; elle avait tous les soirs des redoublemens de fièvre, et des frissons irréguliers dans le

cours de la journée. Elle souffrait des douleurs vives aux lombes, au sacrum et dans la profondeur du bassin ; du canal utéro-vaginal sortait un sang noir, fétide, peu consistant, tantôt mêlé à une quantité assez considérable de mucosités grisâtres, tantôt seul; et d'autres fois il ne sortait du vagin que des mucosités jaunâtres, très-âcres au passage, et fortement odorantes. Cette fille, depuis six ans environ, se trouvait presque continuellement dans cet état déplorable.

Je reconnus au toucher que le vagin était extrêmement chaud, que la muqueuse semblait boursoufflée, que l'utérus était proéminent, que sa surface vaginale était irrégulièrement tuméfiée, très-sensible, très-chaude et très-saignante; que son col était mollasse, assez développé et un peu ouvert. La présence du doigt produisit une douleur lancinante, et à sa sortie il s'écoula beaucoup de sang.

Je ne pus m'empêcher de croire qu'il y avait commencement d'affection organique de l'utérus, et je conclus que cet état était incurable.

Je me contentai, d'après cette opinion, de faire appliquer de temps en temps des sangsues, tantôt au périnée, tantôt à la région suspubienne, tantôt au sacrum; et j'ordonnai des injections mucilagineuses. Je mis la malade au lait coupé, aux fécules; je permis le bouillon léger.

Depuis le mois d'août jusqu'au 1er janvier 1825, je continuai le même traitement, et la maladie ne s'améliora en aucune manière.

Je cessai de suivre cette malade pendant l'année 1825; j'eus occasion cependant de la voir deux à trois fois. Une entr'autres, je la trouvai dans un état de catalepsie complète, décubitus sur le dos, respiration imperceptible, figure calme, blanche comme la cire, le pouls à peine sensible, peau fraîche, dents serrées, les membres conservant quelques secondes la position dans laquelle je les laissais, insensibilité aux pincemens les plus forts, aux brûlures. Louvette était tombée tout-à-coup dans cette espèce de léthargie, et s'y trouvait depuis trois jours, lorsque je la vis, en remplacement de M. le Médecin ordinaire. Il me vint à la pensée de lui faire prendre en lavement la teinture éthérée de Belladonne, à la dose de vingt gouttes dans deux onces d'huile, comme je l'avais fait avec succès chez un cataleptique que je venais d'avoir à la salle Saint-Lazare. Au second lavement, Louvette se réveille, demande où elle est, ne se rappelle que de l'état qui avait précédé sa syncope; et se trouva très-étonnée d'être restée aussi long-temps sans connaissance.

La perte et la leucorrhée continuèrent le reste de l'année, malgré la thériaque et les divers astringens qu'on administra.

En 1826, je retrouvai ma malade dans l'état le plus effrayant de maigreur et de souffrance. Conservant la même opinion sur la dégénérescence organique de l'utérus et de ses annexes, bien convaincu de l'impossiblité d'en empêcher les progrès, je me livrai à une méthode adoucissante. Pendant son emploi, la malade continue à avoir des pertes plus ou moins abondantes; ses digestions se détériorent de plus en plus; elle éprouve par intervalles des syncopes, et tombe dans des accès de catalepsie semblables à ceux que j'avais observés l'année précédente; accès que je guéris comme les antécédens avec l'éther belladonique en lavemens.

Me rappelant alors le succès que j'avais eu sur Mad. Lardier, et celui que je venais d'avoir chez Mad. W***, qui, comme Louvette, avait des pertes continuelles et une leucorrhée abondante, je me décidai à essayer sur cette malade le même moyen, quoique je fusse bien convaincu de son inefficacité dans ce cas. Nous étions au 15 septembre 1826. Je fis bassiner les grandes lèvres avec le pyrothonide; j'en fis injecter dans l'intérieur du vagin, plusieurs fois le jour. Dès le quatrième les douleurs se modérèrent, et l'écoulement diminua. Le huitième jour, la malade ne souffrait plus, et l'écoulement n'était plus composé que de

mucosités jaunâtres. Encouragé par ce résultat inespéré, je fis continuer les fomentations et l'injection. Le quinzième jour, l'écoulement était tari, et cependant la malade se trouvait très-bien, comparativement à l'état dans lequel elle était avant de recourir à ce moyen. Elle put manger davantage; l'écoulement tari, je fis cesser le pyrothonide, et le mieux se maintînt. Un mois après, il se manifesta de nouvelles pertes sanguines; je les regardai comme l'effet des menstrues, je ne m'en occupai pas. Elles persistèrent: les digestions se troublèrent; il survint des vomissemens, et des douleurs dans la région hypogastrique. Alors, au bout de dix jours, je fis recommencer les fomentations et les injections. En huit jours, tout disparut graduellement; et cette disparition, loin de causer du malaise, se trouvait accompagnée d'amélioration bien sensible dans la santé. Je touchai la malade; le doigt ne sentait plus la chaleur âcre qui avait lieu auparavant. La muqueuse n'était point boursouflée; le col de l'utérus était ferme sans être inégal et dur. Je quittai, à la fin de décembre, la salle où était notre malade. Seize jours après mon départ, une de ses amies me fit demander de la liqueur pour recommencer les injections, attendu que les pertes étaient revenues en rouge et en blanc. La malade s'en est bassiné une huitaine. Dès le troisième

jour, les pertes étaient diminuées, et le huitième elles avaient cessé. Quoique cette malade ne soit pas encore parfaitement rétablie, ce qui s'explique par l'ancienneté de la maladie, il est de fait qu'elle est incomparablement mieux qu'avant.

Je ne doute pas que cette fille n'eût fini par succomber à une affection cancéreuse de l'utérus, si je n'eusse été assez heureux pour faire cesser l'hémorragie et la leucorrhée dont elle était atteinte depuis si long-temps, toutes les fois qu'elles reparaissaient. Je ne doute pas non plus que cette malade ne se rétablisse complètement, pourvu qu'elle continue à avoir recours aux injections et aux fomentations qui lui ont été si utiles, lorsque les pertes reparaîtront.

D'après ces faits, il est raisonnable de croire qu'on sera porté à faire usage du pyrothonide dans tous les cas qui pourront être analogues à ceux que nous venons de rapporter, et qu'on en éprouvera les mêmes avantages, lorsque la dégénération organique ne sera qu'à son début.

FLUEURS BLANCHES.

BLENNORRHÉES (1).

PREMIÈRE OBSERVATION

Recueillie en août 1826.

Depuis quelques années, Mad. de ****, âgée de vingt-six ans, d'un tempérament très-nerveux, éprouvait dans les intervalles de ses époques un écoulement muqueux, d'un gris-blanchâtre, souvent floconeux, dont la quantité pouvait s'élever à plus d'un verre par jour, et dont la nature brûlante irritait vivement les parties sur lesquelles il séjournait. Cette incommodité avait pour compagnes une irritation générale, des douleurs dans les lombes et les cuisses, un affaiblissement particulier de l'estomac, du dégoût pour les alimens, et cependant un besoin très-prononcé de nourriture succulente. Des bains peu chauds, des fomentations alternativement émollientes et aromatiques, contribuaient à modérer cet écoulement, mais ne réussissaient pas à les faire cesser. J'ai été plus heureux en 1826. En douze jours au plus, l'écoulement a disparu progressivement sous la

(1) Nous n'avons employé dans les blennorrhées et les blennorrhagies syphilitiques que le pyrothonide du coton.

seule influence de l'emploi du pyrothonide à froid, en injections dans le canal vaginal, et en fomentations à l'intérieur des grandes lèvres. A mesure que l'écoulement diminuait, Mad. *** éprouvait un bien-être inappréciable dans toute son économie. A la faiblesse des membres a succédé la force. Cet état de défaillance générale qui rendait pénible l'existence, a été remplacé par un sentiment de vigueur particulier. L'appétit a fait place au dégoût, et la digestion plus énergique a porté dans toute l'organisation des matériaux plus alibiles. Aussi depuis huit mois, Mad. *** jouit d'une santé aussi parfaite qu'elle peut la désirer.

DEUXIÈME OBSERVATION

Recueillie en décembre 1826.

Mad. ****, depuis son dernier accouchement, qui a eu lieu en 1825, se trouve atteinte d'un catarrhe utéro-vaginal qui la fatigue beaucoup, surtout dans la semaine qui précède et suit ses menstrues. Elle attribue à cet écoulement abondant la difficulté de ses digestions, les idées noires qui la poursuivent, et la dimunition de son embonpoint. En vain elle a fait usage de l'eau de lavande, et d'autres préparations de ce genre. Elle me prie

de lui conseiller quelque moyen plus actif. Je lui parle du succès que j'ai éprouvé auprès d'une personne qui se trouvait dans le même cas. Aussitôt elle a recours au pyrothonide. Elle s'en bassine, plusieurs fois le jour, l'intérieur des grandes lèvres. Dès le troisième jour, Mad. **** s'aperçoit qu'il y a une diminution sensible dans l'écoulement; huit jours après, elle n'éprouve plus ces cuissons, ni ces douleurs des lombes, qui, avant, cessaient au plus quelques instans; le quinzième jour, elle sent renaître son appétit, et elle est tout étonnée des pensées douces et des idées de bonheur, qui se présentent à son esprit. L'écoulement a cessé environ vers le vingtième jour.

Quoiqu'il y ait à peine deux mois que Mad. **** est tout-à-fait délivrée de cette dégoûtante infirmité, elle n'est pas reconraissable, tant a été avantageux le changement qu'a subi sa santé.

Les menstrues qui étaient peu abondantes pendant la durée de l'écoulement, et qui avaient lieu avec des souffrances générales, se sont manifestées à la dernière époque en quantité semblable à celle de la santé, et sans douleurs.

BLENNORRHAGIE SYPHILITIQUE.

PREMIÈRE OBSERVATION.

De concert avec M. Lhuilier père, chirurgien des prisons, j'employai le pyrothonide, sur la nommée Adelaïde Bechu, fille publique, qui, après six semaines de traitement mercuriel, conservait encore une blennorrhagie considérable, laquelle, dans le principe, était compliquée de chancres.

L'écoulement était fétide, âcre, au rapport de de la malade. Elle disait éprouver de la chaleur dans l'intérieur du vagin, et des douleurs sourdes à la matrice.

Je lui fis commencer les injections et les fomentations, le 15 décembre 1826.

L'écoulement se montra moins fétide, moins âcre; il diminua progressivement; enfin, le 10 janvier 1827, cette fille sortit reconnue guérie de sa blennorrhagie, et se portant bien.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Manette Lecointe, trouvée atteinte de chancres et de blennorrhagie, fut conduite, le 5 décembre 1826, à la Maison d'arrêt, pour y subir un traite-

ment. On cautérisa les chancres, on administra le sublimé : les chancres se guérirent, mais la blennorrhagie persista.

D'accord avec M. le docteur Lhuilier fils, qui remplaçait son père comme chirurgien de la Prison, Manette Lecointe fut soumise aux injections et aux fomentations du pyrothonide. Après douze jours de ce traitement, l'écoulement diminua beaucoup; il parut avoir cessé vers la fin de décembre. On la garda pour l'observer; l'écoulement reparut. On lui fit faire de nouvelles injections et de nouvelles fomentations avec le pyrothonide; la blennorrhagie disparut rapidement à ce second traitement, et cette fille est sortie bien portante, sans écoulement, le 10 janvier 1827.

TROISIÈME OBSERVATION.

Mad. *** contracta de son mari, dans l'automne de 1825, une vérole épouvantable, pour laquelle on administra, pendant trois mois, tantôt du sublimé, tantôt des frictions mercurielles et du sirop de Cuisinier. Pendant ce traitement, il se développa sur la peau des milliers de pustules violacées, rendant chacune une sérosité très-âcre et très-fétide; il survint une salivation affreuse. La malade était dans cet état, lorsque je fus appelé.

Je combattis la salivation avec le sulfate de quinine en gargarisme, après avoir reconnu l'inefficacité des autres moyens consacrés par l'usage. Le sulfate de quinine fut extrêmement avantageux ; j'invite les praticiens à y recourir dans ce cas. Je mis la malade au lait pour toute boisson et pour toute nourriture. Au bout de deux mois, les pustules séchèrent et tombèrent; au marasme succéda un commencement d'embonpoint ; il ne restait plus, de tous les désordres produits par la vérole, qu'une blennorrhagie extrêmement abondante, très-fétide et ulcérant les parties de la peau sur lesquelles l'écoulement s'arrêtait. J'essayai le pyrothonide en injections et en fomentations. L'écoulement devint moins âcre, moins fétide, moins abondant, après une douzaine de jours de l'emploi de ce nouveau moyen. On le continua deux mois. A la fin du premier mois, l'écoulement était réduit à plus de moitié ; à la fin du second, il ne restait plus qu'un léger suintement qui ne fatiguait point la malade. J'ai conseillé de persévérer dans l'usage du pyrothonide deux ou trois fois la semaine.

On a suivi ce conseil, et Mad. ***, en décembre 1826, était assez bien portante. Il ne lui restait qu'un écoulement ichoreux derrière l'oreille, provenant d'une dartre, de l'étendue d'une pièce de

six francs, maladie à laquelle elle était sujette depuis plusieurs années.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Le mari de la dame dont il vient d'être question, était atteint, au moment où je fus appelé pour le voir, en 1826, de chancres très-larges, creusés à pic, à la surface externe du prépuce, et de condylomes nombreux à l'anus. Il avait en outre un phimosis, et tous les jours ses linges étaient salis par un mucus jaunâtre, puriforme, visqueux, très-abondant, qui semblait sortir de l'urètre et de l'intérieur du prépuce; tous ces symptômes existaient, quoique depuis trois mois et demi le malade fut soumis à un traitement mercuriel très-énergique. Ayant reconnu l'inefficacité de ce traitement chez ce sujet, et persuadé que la quantité de mercure administré était plus que suffisante pour combattre le virus syphilitique, je fis mettre le malade à la diète lactée; je lui fis observer un régime sévère; je lui conseillai de faire des frictions sur les condylomes et les chancres avec la pommade composée de muriate de mercure doux. Les condylomes disparurent; les chancres acquirent de l'étendue; je fis supprimer les frictions, je me contentai de faire faire

des injections dans l'intérieur du prépuce et de l'urètre avec le pyrothonide ; je fis bassiner les chancres avec un *solutum* léger de nitrate d'argent. Les chancres se cicatrisèrent; le phimosis cessa; le gland put être découvert, et je reconnus que l'écoulement provenait, pour la plus grande partie, de l'intérieur du prépuce et de la base du gland. La surface du gland était couverte de cinq à six éminences verruqueuses inégales. On continua les injections, et je fis tenir entre le prépuce et le gland un linge fin imbibé continuellement de pyrothonide frais; en dix jours, l'écoulement disparut; les verrues se flétrirent ensuite.

Cette blennorrhagie du prépuce a cédé avec ne promptitude extraordinaire, du moment où le pyrothonide a pu être appliqué aux surfaces souffrantes; la flétrissure des verrues du gland n'est pas un phénomène moins intéressant.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Un militaire en retraite, après un coït impur, est atteint de chancres et de gonorrhée; les chancres sont au nombre de deux, sur le dos de la verge; l'écoulement est considérable; les urines sortent avec douleur. [Bains tous les jours, cauté-

risation des chancres, tisane graine de lin, solution de sublimé, une cuillerée à café dans du lait]. Pendant huit jours, même état; la cautérisation ne guérit pas les chancres, je les fais frictionner légèrement avec un peu d'onguent mercuriel; ils se guérissent, mais la gonorrhée continue et augmente; les urines sont cependant moins irritantes au passage. Le sublimé fait mal; il donne des tranchées : je le supprime. J'ai recours alors au pyrothonide : j'en fais faire des injections deux fois le jour; je fais tenir entre le prépuce et le gland une compresse imbibée de la liqueur, et je la fais renouveller souvent.

Le militaire a été guéri vingt-cinq jours après le commencement de ce nouveau traitement.

Il y a maintenant cinq mois qu'il l'a fini; il se porte bien.

SIXIÈME OBSERVATION.

Louise Bordelier, fille publique, est amenée à la prison, le 8 décembre 1826, pour y être traitée d'une blennorrhagie dont elle était atteinte depuis plus d'un an. Pendant un mois et demi elle prend la solution de sublimé, mais la blennorrhagie augmente au lieu de diminuer. De concert avec M. le docteur Lhuilier, on suspend

le traitement mercuriel, et on a recours au pyrothonide en fomentations et en injections. Pendant quinze jours on ne remarque aucune amélioration; je concentre davantage la liqueur; je lui donne à peu près la teinte du marc de café. Dès le troisième jour, l'écoulement était beaucoup diminué; au huitième jour, il était réduit au quart; au douzième jour, il n'y avait plus qu'un léger suintement. La santé de cette fille s'améliorait au fur et à mesure que l'écoulement tarissait. Nous sommes en ce moment au 24 février, et Louise Bordelier est reconnue capable de sortir.

Chez cette fille, il a fallu employer le pyrothonide très-concentré. C'est une attention que j'aurai désormais, et que j'invite à prendre lorsque, dans la huitaine, on n'obtient pas de diminution de l'écoulement avec le pyrothonide dont on fait usage.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Le domestique de Mad. la Comtesse de *** est, depuis six mois, tourmenté d'un écoulement urétral, peu considérable à la vérité, mais qu'il n'a pu faire cesser avec le baume de copahu, et un traitement mercuriel suivi avec beaucoup de soin. Le canal est insensible au passage des

urines. Je conseille l'usage du pyrothonide en injections dans le canal, et en fomentations continuelles autour du gland. En quinze jours ce domestique a été guéri.

HUITIÈME OBSERVATION.

Je n'ai pas été aussi heureux sur un jeune homme atteint d'une gonorrhée commençante: chez ce sujet, le pyrothonide a été inefficace. Je présume, d'après le fait de la fille Bordelier, qu'il n'était peut-être pas assez concentré.

Le temps seul peut nous apprendre le degré de confiance qu'on doit ajouter à ce nouveau moyen, dans les écoulemens syphilitiques.

ENGELURES (1).

PREMIÈRE OBSERVATION.

Mlle. Claire Bernard, âgée de quinze ans, d'un tempérament sanguin nerveux, demeurant rue de l'Évêché, près la halle Saint-Louis, est atteinte, en décembre 1826, d'engelures aux deux talons, avec douleur et engorgement prononcé

(1) Le pyrothonide employé dans les engelures a été celui de coton.

des parties environnantes. Dans le même temps les doigts des mains se sont engorgés et sont devenus violets; la plus petite impression du froid sur les doigts cause des douleurs vives, Mlle. Claire se bassine les talons et les doigts des mains avec le pyrothonide, deux à trois fois le jour. Le premier jour, la douleur et la rougeur ont été plus considérables; le second, la douleur n'existait plus ni aux talons ni aux doigts; la rougeur était bien moindre; le quatrième, les talons étaient revenus à l'état naturel; les doigts se sont dégorgés le second jour; le sixième, ils n'étaient plus rouges; le froid a rendu de nouveau les doigts rouges, mais il n'y a pas eu d'engorgement. Chez cette jeune personne les talons ont été promptement guéris, et le froid ne les a pas encore rendus malades; les doigts sont redevenus rouges au premier froid. L'inefficacité du pyrothonide, à l'égard des doigts, est compensée par son heureuse influence sur les talons.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Mlle. Weber, âgée de douze ans, demeurant chez sa mère, turcie Saint-Laurent, se trouve atteinte de rougeur aux talons au moment où il se fit sentir un peu de froid en décembre 1826. A

cette rougeur succède de la cuisson et de l'engorgement. Il s'élève sur les cuisses plusieurs plaques rouges, semblables à celles des talons, avec même sensation de prurit, de douleur et de cuisson. D'après les heureux résultats obtenus sur le sujet qui précède, je lui fis bassiner les talons et les cuisses avec le pyrothonide deux fois le jour. En six jours, il n'exista plus de signes de cette maladie, tel est du moins le rapport que m'en vient de faire Mad. Weber la mère.

Les plaques rouges des cuisses ont cessé aussi promptement que les rougeurs des talons.

TROISIÈME OBSERVATION.

Mlle. Rose, âgée de vingt ans, amie de Mlle. Claire Bernard, sujet de la première observation, dès les premiers froids de cet hiver, éprouva tout-à-coup de la douleur au nez. A la douleur succéda la rougeur et l'engorgement; le nez devient très-gros et se déjette sur la joue gauche; ce gonflement est douloureux, surtout quand la jeune personne s'expose à l'air ; du reste, la santé de Mlle. Rose est parfaite.

Mlle. Claire, son amie, qui venait d'être guérie de ses engelures aux talons, lui conseilla de faire usage de la même liqueur. Mlle. Rose s'en bassine

le nez plusieurs fois le jour. Dès le lendemain, la douleur a diminué; le surlendemain, la rougeur n'est plus aussi foncée, l'engorgement est moindre; le quatrième jour, le nez est revenu à sa grosseur ordinaire; il n'est plus déjeté sur la joue.

CONCLUSION.

De ces observations, il résulte qu'on ne peut contester l'heureuse influence du pyrothonide, soit qu'il ait été obtenu du linge, du coton, ou du lin (1).

Dans les engelures non ulcérées;

Dans certaines phlegmasies de la muqueuse oculaire et palpébrable;

Dans certaines hémorragies de la muqueuse génitale, telles que la ménorrhagie et la métrorrhagie sans affection organique décidée;

Dans les flueurs blanches ou blennorrhagies non syphilitiques, même celles qui sont accompagnées d'un commencement d'affection organique;

Dans certaines blennorrhagies syphilitiques;

Et tout fait espérer que cette heureuse in-

(1) Je fais en ce moment l'essai du pyrothonide du papier : tout me porte à croire qu'il offrira les mêmes résultats.

fluence s'étendra à toutes les blennorrhagies syphilitiques, en associant le pyrothonide, DANS LES CAS RÉFRACTAIRES, à quelques substances plus spécialement propres à ce genre d'affections.

Quelque restreint que puisse être à l'avenir le nombre des maladies auxquelles l'expérience apprendra qu'on pourra appliquer avec succès le pyrothonide, nous nous estimerons toujours extrêmement heureux que le hasard ait pu nous faire connaître ce nouveau composé; et nous aimons à penser qu'on accueillera avec bienveillance la publication des faits qui en constatent l'utilité.
